



A

B

**STEFANO MASSINI**

**LE LIVRE DES MOTS INEXISTANTS**

C

D



## LE LIVRE

Les mots nous manquent.

Notre époque est féconde en sigles, acronymes barbares et innovations techniques. Mais, pour dire les émotions, les sentiments nouveaux provoqués par notre évolution, pour décrire certaines attitudes humaines, certains états d'âme, les mots nous font défaut. Ceux des dictionnaires existants ne suffisent plus. Alors, Stefano Massini, l'auteur célébré des *Frères Lehman* (prix Médicis essais et prix du Meilleur livre étranger en 2018), s'est attelé à la tâche ludique de nous enrichir... en vocabulaire. Il nous raconte une histoire. Vraie. Héritée du passé. Il nous décrit un geste plein de panache, un renoncement plein de sagesse, une façon de vivre qui rend tout plus drôle et léger. Cette histoire fait écho en nous. Elle nous inspire. Nous aurions bien envie de l'endosser ou de la donner en exemple. Et voilà l'auteur qui lui attribue le nom qui manquait : celui de la personne qui l'a incarnée. C'est ainsi que naissent le hookisme, le dottisme, la fusagie, l'adjectif parksien, le verbe mapucher, etc.

Lire ce livre sans s'y reconnaître ? Difficile. Le lire sans avoir envie, à notre tour, de jouer à inventer un mot inexistant ? Impossible.

## L'AUTEUR

Né en 1975, Stefano Massini est l'un des plus grands dramaturges contemporains. Il a remporté sept prix de la critique en France, Italie, Allemagne et Espagne, et ses textes ont été traduits dans quinze langues. *Les Frères Lehman*, son premier roman, a été récompensé en 2018 du prix Médicis, catégorie essais et du prix du Meilleur livre étranger.

*Le Livre des mots inexistants*



Stefano Massini

# Le Livre des mots inexistants

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>



DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS GLOBE

*Les Frères Lehman*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, 2018

DU MÊME AUTEUR CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Femme non-rééduable*, trad. de Pietro Pizzuti, L'Arche, 2010

*Chapitre de la chute*, trad. de Pietro Pizzuti, L'Arche, 2013

*Terre noire/O-dieux*, trad. d'Olivier Favier, Federica Martucci  
et Pietro Pizzuti, L'Arche, 2017

*7 minutes*, trad. de Pietro Pizzuti, L'Arche, 2018

© 2019, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2018, Stefano Massini

Titre de l'édition originale :

Dizionario inesistente

(Mondadori Libri S.p.A., Milano)

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*

Illustration de couverture : *Gabriel Gay*

Dépôt légal : octobre 2019

ISBN : 978-2-211-30493-1

*Les mots ne sont pas façonnés dans les académies,  
par les académiciens, mais par les gens de la rue.  
Les auteurs de dictionnaires les capturent presque toujours  
trop tard, les momifiant par ordre alphabétique,  
dans bien des cas alors qu'ils ont déjà perdu la signification  
voulue par leurs inventeurs.*

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ



## INTRODUCTION

### LES MOTS QU'ON N'A PAS

Au fond, tout a commencé par la *suffitude*, ou *morosinité*. Ne courez pas chercher ces noms dans le dictionnaire : vous le feriez en vain, pour la simple raison qu'ils n'existent pas. Comme tous les mots qui figurent dans ce livre. C'est moi qui les ai forgés – non par choix, par nécessité. Mais revenons en arrière et voyons comment Francesco Morosini, commandant des forces vénitiennes au xvii<sup>e</sup> siècle, s'est présenté à moi qui étais en quête d'un substantif.

Je traversais une de ces périodes de la vie (il y en a, heureusement) où une partie responsable de notre personne prend l'initiative de hausser le ton dans la cohue de nos pensées et s'efforce d'y remettre de l'ordre. Ces moments de lucidité extrême sont parfois très douloureux parce qu'ils grippent le système d'automatismes et de petites omertás qui nous soutient. Dans le cas précis, un éclat de lumière a soudain baigné de sens certaines de mes batailles, mille fois maudites et en même temps intimement nécessaires, comme si un solide lien d'identité me rattachait à elles. Nous retournerons plus loin sur ce sujet ; pour l'heure, il suffit de dire que je me suis posé la question fatidique : cela en vaut-il vraiment la peine ?

Un frisson m'a parcouru le dos, et pas seulement parce que j'appréhendais – soudain, d'un seul coup – l'idiotie évidente de ce combat qui élevait au rang de croisade une misérable guérilla. Nul doute, je m'étais longtemps leurré : l'ivresse de la bataille m'avait apporté une saveur tonifiante et, afin de la savourer, j'en avais négligé la véritable contrepartie, son enjeu effectif. Mais il y avait plus inquiétant, si tant est que cela fût possible : un sentiment moins explicite, qu'il me fallait à tout prix explorer, comme un détective qui, ayant résolu une affaire, entrevoit dans l'obscurité la présence d'un complice au rôle déterminant. Eh bien, qui s'était coalisé contre ma lucidité ? Qui avait contribué à cet immonde gaspillage d'énergie ?

La réponse m'a stupéfié : mon langage. Ou, mieux, ce bagage de mots dont nous avons l'habitude de nous servir pour définir sensations et états d'âme, pensant à tort qu'ils recouvrent la moindre nuance de notre univers émotif et nous reprochant tout au plus de ne pas savoir les employer correctement. Mais non. Absolument pas. Mon vocabulaire n'était pas le moins du monde étranger au crime que j'avais commis, c'était à cause de lui que je m'étais acharné toutes ces années en une rivalité épuisante. Réfléchissez : au fond, il n'existe pas de mot pour qualifier la vertu qui consiste à prononcer un *suffit* ! face à des batailles inutiles, alors qu'il en existe de multiples pour louer la persévérance du guerrier – *constance, ténacité, détermination, obstination...* Une règle tacite semblait m'empêcher d'en démordre et me priver de mots rendant la capitulation acceptable, pour m'obliger à résister.

En réalité, nos langues ne sont jamais neutres, elles impliquent un système de valeurs qu'elles appliquent de façon

tyrannique en établissant ce qu'il convient de définir et ce qu'il convient de négliger. Tel un vêtement cousu sur mesure, chaque langue reproduit ce qu'une civilisation estime juste ou erroné. À commencer par les états d'âme. Ou peut-être surtout les états d'âme.

Ainsi, les Utku du Grand Nord canadien (nous les retrouverons dans notre livre) ne possèdent pas de mot pour nommer la rage : craignant, plus que tout, le déferlement de la colère, ils l'entravent en lui ôtant toute dignité nominale. Mais combien d'états d'âme sont-ils négligés dans chaque langue et combien d'autres sont-ils, en revanche, curieusement définis ? Les Coréens utilisent le substantif *han* pour indiquer une nuance mélancolique de l'espérance, quand le souhait d'un avenir meilleur se heurte à l'acceptation d'un horrible présent. Qui n'a pas un jour éprouvé ce sentiment ? Et pourtant, nous n'avons pas de mot pour l'exprimer parce que notre morale (d'abord classique, puis chrétienne) nous projette toujours dans l'avenir en nous interdisant toute hésitation, tel un péril à conjurer. Et encore : l'allemand désigne par un terme magnifique, *Torschlusspanik*, la peur de rater les rendez-vous décisifs de notre vie, alors que le temps file entre nos doigts. Le russe nous surprend en qualifiant d'un vocable très simple, *toska*, un état d'âme complexe, cette tristesse qui s'empare de nous sans raison et nous inflige une souffrance presque physique. Et encore, le japonais *shoaganai* condense en un seul nom commun la nécessité d'avancer sans jamais regarder en arrière, acceptant l'idée que tout ce qui a un sens échappe parfois à notre contrôle. Une synthèse impressionnante. Seule la sagesse indienne fait mieux, confiant au terme *viraha* le soin de traduire la sensation qu'on éprouve quand on

mesure la force de ses sentiments au moment de la séparation ou de l'abandon. Les exemples sont nombreux.

C'est ainsi qu'a surgi en moi un nouvel état d'âme, mélange d'agacement et de surprise : mon langage n'était pas une palette de couleurs me permettant de tout peindre. Non. C'était une sorte de cage à l'intérieur de laquelle je refusais de demeurer. Mais, en fin de compte, les mots ne sont-ils pas des instruments créés par l'homme dans le but de résoudre un problème ? Chacun d'eux cache une vieille astuce : nommer les choses pour se faire comprendre, exprimer des concepts et des situations de façon à éviter les équivoques au sein de notre tribu. Car on ne parle pas que pour soi : les mots constituent un pont tendu entre nous et les autres au-dessus du fleuve des choses. Eh bien, il s'agissait de remettre en branle le mécanisme phénoménal qui alimente nos dictionnaires depuis la nuit des temps : si un mot manquait, je le créerais. Ou en tout cas, je le proposerais. Mais comment ?

Tout d'abord, il fallait donner un nom à l'armistice que j'avais décrété après une lutte inutile. Soudain un groupe de termes tirés de noms propres m'a traversé l'esprit : nous disons *stakhanoviste* parce que le mineur russe Alekseï G. Stakhanov battit tous les records d'application au travail en extrayant plusieurs centaines de tonnes de charbon en une seule journée. Au contraire, nous qualifions d'*oblomovisme* un mélange de paresse et d'indolence typiquement russes en hommage à Ilia Ilitch Oblomov, merveilleux héros du roman de Gontcharov qui se réfugia dans l'étreinte de son lit après s'être soustrait à la compétition effrénée de son bureau. Pour rester dans le domaine professionnel, nous attribuons le terme *luddite* à quiconque se bat contre le déferlement de la technologie dans le monde des

métiers, en référence à Ned Ludd, l'ouvrier anglais qui brisa le premier une machine à tisser. Ces trois termes sont issus de trois histoires, de trois personnes : Stakhanov, Oblomov et Ludd. Ils nous éclairent d'une façon formidable sur l'origine concrète de notre vocabulaire. Au fond, chaque mot dissimule une histoire, et la découvrir équivaut à enquêter à la racine des significations. Si nous adoptions cette méthode, nous verrions un catalogue infini d'anecdotes et de portraits s'ouvrir à nous.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un auteur français de romans populaires rédigea une saga à succès qui fut publiée sous forme de feuilleton. Ponson du Terrail (voilà son nom) était un écrivain vain distrait, pressé et approximatif, ce qui ne l'empêcha pas de devenir célèbre avec les aventures bâclées d'un malfaiteur converti aux bons sentiments. Aujourd'hui, il est impossible de trouver ses ouvrages en librairie, et pourtant nous utilisons tous un adjectif inspiré de son personnage, Rocambole. De même, nous évoquons à notre insu le contrôleur général des finances de Louis XV qui taxa de façon invraisemblable le moindre signe extérieur de richesse, des meubles jusqu'aux façades des maisons ; la France s'enfonça dans une sorte de dépression et le nom de famille de ce tristement célèbre homme politique en vint à désigner tout ce qui est nu, dégarni et dépouillé. Il s'appelait Étienne de Silhouette. Durant la même période, un certain Philibert, naturaliste réputé, accomplissait un long voyage autour du globe pour recenser la flore et la faune de l'hémisphère austral, au sein d'une expédition emmenée par le grand navigateur Louis-Antoine de Bougainville, qui a donné son nom à l'arbuste que nous connaissons. Curieusement, le bougainvillier ne fut pas la seule espèce à être baptisée grâce à ce voyage : de retour en France, Philibert s'éprit follement

d'une dame fort avenante à laquelle il dédia la plus belle de toutes les fleurs en lui montrant un précieux exemplaire cueilli de l'autre côté de la planète. Cette femme s'appelait Hortense Barré, et c'est à elle que nous devons le nom de l'hortensia, de même que nous devons à lord John Charles Spencer celui de la célèbre petite veste, et à une dame Jeanne imprécise la forme de la dame-jeanne. En d'autres termes, notre langage est souvent une suite d'histoires inconnues, cristallisées depuis des années dans le vestige d'un son.

Certes, l'ironie y met parfois du sien, et je suis prêt à parier que, il y a cinq siècles, le valeureux maréchal qui commandait l'armée des Valois n'aurait pas été ravi d'associer son nom à un épisode comique le concernant, par surcroît, post-mortem : les lettres gravées sur sa pierre tombale s'effacèrent en partie sous l'effet des agents atmosphériques et, au bout de quelques années, le « F » et le « S » se confondirent au point que l'inscription S'IL N'ÉTAIT MORT IL FERAIT ENCORE ENVIE pouvait se lire ainsi : S'IL N'ÉTAIT MORT IL SERAIT ENCORE EN VIE, d'où le mot lapalissade, inspiré justement de Jacques de La Palice.

Puisque cette armée bariolée de héros s'était muée en autant de mots, pourquoi ne m'en inspirerais-je pas ? Je créerais à mon tour un substantif à partir d'une histoire. C'est ainsi que Morosini m'est venu à l'esprit.

Morosini était, en 1645, l'un des plus brillants espoirs de la Sérénissime : vingt-six ans, téméraire, doté de cette saine inconscience qui fait toute la différence chez les militaires. Le hasard voulut que la première guerre qu'il eut à affronter s'éternisa un peu. Oui, elle s'éternisat un peu trop.

Les Ottomans avaient alors conquis presque toute la Crète, colonie vénitienne, et il ne leur restait plus qu'à s'emparer

de Candie, la capitale. Le siège était censé durer quelques semaines, les Turcs pressant devant les remparts, les Vénitiens résistant à l'intérieur. Les troupes de Saint-Marc étaient justement commandées par le jeune et entreprenant Morosini, qui sut remarquablement les galvaniser – il convient de le dire. Pendant vingt-trois longues années, l'armée d'Ibrahim I<sup>er</sup> puis celle de Mehmed IV assiégèrent sans relâche la citadelle vénitienne, mais personne ne crut bon de céder. Ainsi, Morosini avait pénétré à Candie, les cheveux noirs, et il en ressortait, les cheveux presque blancs. Oui, il en ressortait. Car, en 1669, après des années de résistance extrême, causant près de 140 000 morts des deux côtés, Francesco Morosini décréta qu'il était temps de prononcer le fatidique *Suffit !* Il demanda audience au sultan et obtint une issue honorable. Après quoi, épuisé et éprouvé, il fit voile sur Venise, fier de sa décision. Quelle libération ! Quelle intelligence ! Déterminer à quel moment il convient de baisser le rideau, alors qu'une idée déformée de vertu nous poursuit du refrain « Continuer de se battre, toujours, malgré tout ».

Eh bien, Morosini nous apporte la preuve du contraire.

Et non seulement il le prouve, à présent, il l'incarne, car j'ai résolu de lui dédier un mot :

**MOROSINITÉ (AUTREMENT DITE SUFFITUDE)** – *Nom féminin* – *Indique la sublime qualité de quiconque a le courage de se soustraire à une bataille devenue inutile.*

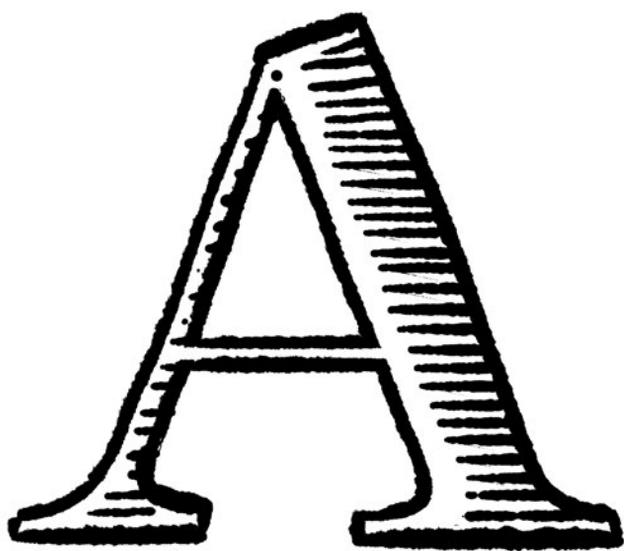
Il me semble déjà entendre les réactions horrifiées des partisans des périphrases, furieux de voir s'introduire de nouvelles créations dans le sacro-saint dictionnaire. Une chose

me paraît certaine : la langue – splendide invention de l'être humain – est matière lavique en mouvement incessant. Nous nous exprimons en tant que créatures vivantes, nous parlons dans le but précis d'améliorer notre existence. Notre besoin de partager est d'une certaine façon semblable à celui de nous nourrir : nous ne serions pas des hommes si nous ne possédions pas la faculté de raconter. Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un mot naisse d'une histoire ? N'est-ce pas, au fond, une manière de se souvenir ? De sceller l'expérience du passé dans un avertissement pour l'avenir ? Oui, car Stakhanov, Silhouette, La Palice et les autres ont contribué – et comment ! – à aider le genre humain en lui permettant de mieux exprimer la complexité de ses sensations, y compris la plus élémentaire. Et, comme je suis persuadé que raconter équivaut à se sauver en partie, je ne me sentirai jamais coupable d'avoir transformé Morosini en *morosinité*.

Que ceux qui le désirent me suivent donc dans ce recueil de mots inexistantes : je les ai choisis en pensant à toutes les occasions où « Ah, s'il y avait un mot pour le dire... »

Une dernière chose : ces inventions acquerront vraiment un sens si vous y ajoutez les vôtres, sans pudeur ni remords. Car il ne faut pas se borner à étudier les langues : il faut les créer, les modifier, les réhabiliter, les adapter, les façonner, les trahir, les amplifier, les insulter pour mieux les étreindre. Bref, se les approprier.

C'est-à-dire les vivre, une fois pour toutes.



## ANNONISME ET ATTACHISME

Nous avons tous un trait commun : chacun de nous prépare son plan d'évasion. Certains le mettent à exécution, tandis que d'autres se contentent toute leur vie de peindre en bleu les murs de leur cellule pour se bercer dans l'illusion de vivre parmi de vastes ciels et mers. Mais, en fin de compte, cela ne change pas grand-chose à l'affaire, car ce qui nous rend humains n'est pas tant l'acte de nous évader que la soif de le faire et, avec elle, l'éternel besoin de savoir qu'il existe bien une issue. Au fond, nos histoires nous ramènent toujours au même point : à notre refus d'accepter que nous sommes incapables de voler. C'est le seul véritable problème que nous rencontrons, un problème dont nous ne nous sommes jamais résignés à accepter le caractère insoluble, parce que des ailes nous offriraient la possibilité de fuir toujours, partout, et en premier lieu la maudite force de gravité qui nous retient au sol. Alors vivent Dédale et Icare, vivent les machines volantes de Léonard de Vinci, vivent les livres de mythes et de légendes où des anges et des dieux humilient les mortels d'un battement d'ailes !

Pourtant nous avons réussi à nous contredire dans notre soif même de posséder le ciel, comme nous le racontent Joseph et Jacques... Ces deux frères français, qui avaient

consacré chaque instant de leur existence à conquérir le royaume des oiseaux, furent en effet saisis de peur alors qu'ils avaient mis au point – les premiers – un engin susceptible d'arracher nos pieds au sol. Tout était prêt, conçu, réalisé : la cabine, fixée à un ballon (qu'ils baptisèrent fièrement de leur patronyme, Montgolfier), n'attendait qu'une seule chose : les emmener enfin au ciel, en haut, plus haut, dans le royaume des immortels. Or les deux frères se déroberent, cédant leur place à une chèvre, un coq et un canard. En 1783, cette espèce d'arche de Noé s'éleva sous les yeux incrédules de milliers d'êtres humains, restés à terre parmi les maisons d'Annonay, ce qui explique pourquoi cette charmante ville de l'Ardèche renferme à la fois le souvenir de notre assaut du ciel et celui d'un armistice. Mais pour quelle raison les frères Montgolfier se déroberent-ils au moment de concrétiser ce qu'ils désiraient plus que tout ? Par lâcheté ? Ou par un excès de prudence ? Dans les deux cas, un Joseph et un Jacques résident en chacun d'entre nous, tiraillés que nous sommes entre l'urgence et la terreur de voler, compromettant ainsi nos équilibres. L'homme essaie de se sauver, mais il le redoute en même temps. Et, tandis que le navire coule, il accepte que la dernière chaloupe soit réservée à une chèvre, un coq et un canard, les touristes aériens d'Annonay.

Ce n'est pas tout. J'entrevois autre chose dans l'ombre.

Par rapport au ciel, la terre demeure un recoin, y compris dans ses parties inexplorées, raison pour laquelle, tout en détestant nos limites, nous préférons nous y accrocher. Ce qui nous effraie, dans les landes illimitées de l'air, est aussi ce qui nous attire : une liberté totale, infinie, où s'égarer et s'oublier.

Ce thème – la peur de nous perdre ou d’être perdu par les autres, ce qui se produit exactement quand nos yeux perdent de vue un oiseau en vol – mérite bien un mot. Mais quel lieu, ou plutôt quel personnage, nous le soufflera-t-il ? Les peintres, les poètes et les scientifiques nous offrent un vaste choix ; d’ailleurs, vous en verrez défiler bon nombre dans les pages suivantes, reconnaissables pour certains à la seule évocation de leur nom, tant leur œuvre est auréolée de gloire. Le hasard veut toutefois que ce soit un marin américain qui vienne ici à notre secours : un inconnu dénommé Charlie Bud Cowart. D’ailleurs, je me demande comment il aurait réagi en ce fameux matin de 1932 si on lui avait dit qu’il donnerait naissance, bien des années plus tard, à rien de moins qu’un substantif.

Qui était Charlie ? Un garçon de seize ans qui n’avait guère l’air juvénile. Corpulent, massif, voire éléphanterque dans sa façon de marcher, penché en avant, il était la preuve vivante de cet étrange mécanisme naturel en vertu duquel les garçons atteignent la maturité au terme d’une longue phase larvaire, durant laquelle ils évoquent en général d’affreux gnomes, par surcroît un peu obtus. La recrue Cowart avait beau s’être enrôlée dans la marine des États-Unis, elle avait tout d’un follet trapu : il émanait de son visage joufflu cette vague sensation de narcose qui caractérise souvent les adolescents, à croire qu’un voile mystérieux les sépare du monde extérieur. Était-ce une forme de défense ? Non. Simplement, Charlie avait toujours eu l’impression de se tenir sur le pas de la porte, sans avoir à entrer ni sortir, et il avait élevé ces limbes au rang de domicile. Les membres de son entourage s’inquiétaient : son indolence formait une cuirasse si épaisse

que rien ni personne ne paraissait l'effleurer, à défaut de le toucher. En certaines occasions, il semblait même insensible à la réalité, se contentant de flotter dessus, tel un corps à la merci du courant. Était-ce de la faiblesse ? Je pencherais plutôt pour de l'incertitude. Car notre Charlie ne manquait pas de force physique, il participait même à des compétitions de boxe, où il faisait preuve d'un talent inné. Mais, hors du ring, il lui était presque impossible de se battre. Eh oui, si la boxe vous présente à chaque match un nouvel adversaire, sans vous obliger à justifier vos coups, il est ardu d'en choisir un dans le vacarme quotidien. Résigné, le brave garçon se contentait des frissons de vie qu'il éprouvait sporadiquement en enfilant ses gants, pendant que tout le reste passait à côté de lui comme s'il n'était pas concerné. Quand il n'arborait pas l'uniforme réglementaire, il portait une immuable casaque en lin, qu'il pleuve, qu'il vente ou que menace la canicule la plus impitoyable de l'année. Et, de même qu'il ne changeait pas de vêtement, il ne changeait pas d'expression – joviale, mais distante, désintéressée.

Ce fut sous cette forme habituelle que Charlie Cowart se présenta avec ses semblables à Camp Kearney, incapable d'imaginer ce qui l'attendait en ce 11 mai 1932, cent cinquante ans après le vol de la montgolfière d'Annonay.

Tandis qu'on approchait du but, il constata qu'une foule en liesse remplissait les rues. Que pouvait-il y avoir de si enthousiasmant dans une base militaire ? La réponse lui fut fournie par un enfant de quatre ans, perché sur les épaules de son père. Quand Charlie le fixa, du camion dans lequel il se trouvait, l'air de lui demander la raison de son sourire radieux, l'enfant se borna à lever les yeux au ciel, comme si les portes du

Walhalla s'y ouvraient toutes grandes. En proie à son habituelle apathie, Charlie se pencha en bâillant à l'extérieur, assez pour regarder au-dessus du véhicule bâché et... En effet, ce qui lui apparut n'était pas moins impressionnant que le Walhalla : l'USS *Akron*, le géant des dirigeables, orgueil de l'aéronautique américaine, était suspendu dans les airs. Un bestiau de 785 pieds, littéralement immense, dont le ventre hébergeait, racontait-on, cinq P26 prêts à déclencher une attaque, ce qui lui valait l'appellation de « porte-avions du ciel ». L'*Akron* était le dernier héritier du brevet Montgolfier, l'évolution conclusive et surprenante de notre ascension vers l'empyrée.

L'armée avait convoqué ces marins à Camp Kearney dans un but bien précis : une centaine d'hommes étaient nécessaires pour amarrer ce pachyderme à l'apparence inoffensive, qui ondoyait surnoisement au-dessus des têtes, pareil à un cachalot qui aurait été muni d'ailes.

« Par chance, aujourd'hui, il n'y a pas un souffle de vent », murmura un des marins.

Le grand prêtre de l'aéronautique moderne lui cloua aussitôt le bec : il fallait bien plus que du vent pour faire trembler ce bolide.

Possible. En attendant, un mélange d'enthousiasme et de terreur envahissait la base. L'*Akron* avait beau être un prodige technologique, capable de voler d'une traite du New Jersey jusqu'à la Californie, le souvenir des nombreux zeppelins victimes d'accidents pendant la Grande Guerre demeurait bien vivant dans les mémoires, rappelant que les dirigeables sont des colosses fragiles qu'un rien suffit à détruire.

Dans la frénésie générale, une tâche fut attribuée à nos recrues. On leur expliqua à l'aide d'illustrations bien imprimées

qu'elles devaient ancrer le grand monstre à de gigantesques anneaux de fer scellés dans le sol. À chacun fut confié un filin numéroté – Charlie Cowart écopa du numéro 14. Seul un jeu d'équipe parfaitement synchronisé permettrait de tous les fixer, une fois le câble principal – plus épais qu'une main – bloqué au mât d'amarrage. Facile à dire. Les préparatifs durèrent au moins une heure, après quoi un officier donna le signal convenu. Telles des fourmis, les jeunes marins se mirent fébrilement à l'œuvre, amenant les cordes sur leurs treuils et criant le rythme de l'enroulement de façon que l'atterrissage de l'*Akron* se produise progressivement et avec symétrie. Ils offraient un véritable spectacle, si bien que la multitude des curieux leur adressa à plusieurs reprises des applaudissements d'approbation émue.

Il se trouve que les applaudissements possèdent eux aussi un langage bien à eux : il est possible d'y percevoir, comme dans les intonations humaines, d'infinis degrés et nuances de sens. Ce jour-là, par exemple, tout le monde comprit à quel moment exact la foule se laissa gagner par le doute, aux battements de mains qui perdaient l'éclat de l'éloge pour se muer en encouragements.

C'était nécessaire.

Parce que le ciel limpide s'était fait laiteux et que la masse impressionnante du dirigeable s'y détachait à présent comme une flaque d'encre sur une feuille de papier. De plus – surtout –, le vent, soudain accouru, comme désireux de participer à la grande fête, mais totalement indésirable, contribuait à compliquer l'amarrage. Par deux fois l'*Akron* pencha visiblement sur un côté, mais le filet que formaient les cordes parvint à le redresser, tandis que les officiers s'époumonaient. « La laisse ! » hurla dans le mégaphone l'homme qui dirigeait

les opérations, indiquant par ce jargon technique le câble principal, qui amarrerait l'extrémité du dirigeable, comme un chien à la chaîne, à l'obélisque en fer fiché dans le sol. Trente marins au moins en saisirent le bout et l'assurèrent à son anneau, en haut, au mât d'amarrage, pour la plus grande joie des autres, qui tenaient les cordes au prix d'efforts de plus en plus pénibles. Les mains de Charlie Cowart lui brûlaient horriblement malgré ses gants, mais il se demanda si l'angoisse qui l'envahissait était due davantage à la douleur ou à la constatation que le vent forcissait, emportant au moins une vingtaine de bérêts.

En tout cas, dès que la laisse fut accrochée, un sourire de soulagement se répandit sur les visages, comme si l'être humain avait dompté la fureur des éléments. Hélas, cela ne dura guère. Une rafale subite, beaucoup plus brutale, arracha une bonne partie des cordes latérales à nos recrues, et le dirigeable se dressa à la verticale, pareil à un cerf-volant, rattaché par le seul câble principal. Que se passait-il donc ? Une chose inimaginable : le grandiose héritier des frères Montgolfier était à la dérive, à la merci des courants d'air. Ayant la tête en bas, il déversait au sol l'eau de ses lests, ce qui, en l'allégeant, le rendait de plus en plus incontrôlable. Trois ou quatre marins tombèrent en lâchant leurs filins, et une voix hurla : « Coupez la laisse ! » Dans la panique générale, tout le monde prit ce cri pour un ordre. Un homme accourut avec une hache et assena un coup sur le câble d'ancrage. C'est ainsi qu'on perdit l'*Akron* : il s'éleva immédiatement, flottant comme une feuille dans le vent.

Deux heures d'impuissance au moins s'écoulèrent. La tempête faisait rage, il était à présent inconcevable de récupérer les filins. Entre-temps, comprenant qu'il n'était guère patriotique

de contempler la Bérézina d'un prodige de l'aéronautique – qui avait de surcroît fauché la vie de jeunes marins –, les spectateurs s'étaient éclipsés les uns après les autres. D'ailleurs, il n'y eut bientôt plus grand-chose à regarder dans le ciel californien de Camp Kearney. Le silence s'abattit sur la base, un silence raréfié et inutile. Puis un officier se saisit de jumelles et indiqua du doigt un point sous l'*Akron*, à d'innombrables pieds de distance.

« Seigneur ! Non, pas ça... », articula-t-il, venant à l'évidence d'appréhender ce qui se produisait là-haut. De peur, il laissa tomber ses jumelles et appela à l'aide comme un forcené en annonçant qu'il y avait dans le ciel quelque chose de monstrueux. Tout près de lui, on plissait les paupières afin de déterminer ce qu'il pouvait bien y avoir de plus horrible que l'*Akron* battu par le vent...

On le comprit bien vite.

Par un fait inimaginable, la recrue Charlie Bud Cowart était restée accrochée à sa corde. L'ayant attachée autour de son bassin, le garçon voltigeait en l'air depuis des heures, tout comme l'*Akron*, à une altitude indescriptible, de plus en plus élevée, au point d'atteindre les deux mille mètres, là où l'on ne s'aventure pas seul. Trop petit pour être vu à l'œil nu, de la terre, il était suspendu sous l'engin, dont aucun passager n'envisageait qu'un tel incident puisse se produire.



Voilà pourquoi Charlie avait vraiment été oublié du monde pendant tout ce temps-là : personne n'avait demandé de ses nouvelles, personne n'avait remarqué sa disparition, personne n'avait entendu les cris qu'il poussait, secoué en tous sens par le vent. Étrange destin : ce garçon, qui flottait dans la réalité sans jamais l'affronter sérieusement, dérivait maintenant dans l'air sans qu'on prenne son enlèvement au sérieux. Charlie expérimenta ce jour-là ce que Joseph et Jacques Montgolfier craignaient de trouver dans le ciel : l'abandon de la communauté des hommes, la perte d'un sens de soi et peut-être une épreuve extrême, proche de la mort, puisque les âmes volent dans les airs. Quelque chose de très humain, au fond. Nous sommes des créatures terrestres, faites pour vivre ensemble en cherchant notre reflet dans le regard d'autrui, il est donc normal que nous soyons terrifiés à l'idée que la communauté humaine nous oublie, laissant notre petite identité voguer à la dérive dans un espace infini, un no man's land. De toutes les histoires que j'ai réunies, celle de Charlie illustre bien la notion de *solitude*. Ce terme ne signifie pas tant s'isoler, que constater qu'on habite un espace différent de celui des autres, qu'on est ailleurs, à deux mille mètres d'altitude, suspendu à un câble, dans l'indifférence générale.

Cowart fut surnommé ce jour-là « *the attached* », l'*attaché*. Drôle de surnom, si l'on pense qu'au cours des heures désespérées où il avait erré dans le ciel, oublié du monde, il avait éprouvé le sentiment non pas d'être *attaché*, mais *détaché* de tous, regardant la tribu des hommes du dehors, de là-haut, d'en haut. Jamais il n'oublierait cet horrible vol : ce n'est qu'avec les pieds sur le sol qu'on est une créature humaine.

Épuisée, peut-être, par le désir d'avoir deux ailes.

**ANNONISME** – *Nom masculin* – Vient d'Annonay, ville où se déroula le premier vol en montgolfière sans êtres humains à bord (1783) – *On définit ainsi les contradictions de quiconque renonce à la libération qu'il a cherchée à obtenir par tous les moyens de peur de la savourer jusqu'au bout.*

**ATTACHISME** – *Nom masculin* – Vient du surnom « *the attached* » accolé à Charlie Bud Cowart, marin américain – *Indique l'état d'âme de quiconque se sent oublié du reste du monde, constatant que la vie de chacun se poursuit, inchangée, malgré sa propre souffrance.*